

blement surpris du vif intérêt que manifeste la population de ma circonscription pour les affaires internationales. Je suis sûr que l'on peut en dire autant de la plupart des citoyens canadiens. Les ouvriers, les bûcherons, les cultivateurs, les rudes travailleurs portaient un intérêt profond non seulement au travail de notre délégation mais aussi à ce qui se produisait à San-Francisco.

Ces délibérations étaient empreintes d'un sens pratique que l'on trouve difficilement à la Chambre des communes. Lorsqu'ils étudiaient la conférence de San-Francisco, ces gens ne perdaient de vue ni le traité de Versailles, ni le sort de la Société des Nations, ni les causes de discorde après la première grande guerre. Ils s'intéressaient aussi à la désunion qui surgissait entre les alliés. Point ne m'est besoin de mentionner de noms pour le moment. Ils songeaient aux centaines de milliers de soldats de nos alliés qui dorment leur dernier sommeil sur le sol de France et savaient que quelques années seulement après la signature du traité de Versailles, il s'était élevé des désaccords et des divisions. Ils avaient des idées très pratiques relativement aux cinq grandes puissances et de même relativement à notre propre nation.

Je le répète même si ce n'est pas très agréable, je crois de mon devoir de mentionner non seulement les merveilleuses réalisations de la Conférence de San-Francisco, mais aussi ses points faibles, afin de contribuer à l'orientation des délibérations futures. On a, sans contredit, accompli des choses merveilleuses et fécondes. On a fait des pas dans la bonne voie et ces préliminaires nous ont montré quel bon travail nous pouvons faire et quelle situation impossible aurait été créée si, par exemple, les cinquante nations du monde ne s'étaient pas réunies au préalable mais s'étaient présentées abruptement à la conférence de la paix sans les délibérations et les préparatifs des dernières années.

Il suffit de considérer ce qui est arrivé à Londres à la conférence des ministres des Affaires étrangères des cinq grandes puissances. Nous avons tous été heureux, j'en suis sûr, d'entendre l'honorable député de Rosetown-Biggar (M. Coldwell) nous dire que tout espoir n'était pas perdu. Il est possible qu'il y ait eu quelque désaccord, quelque divergence d'opinions mais, d'autre part, ces messieurs sont des hommes d'Etat si par leurs fonctions, ils doivent comprendre leurs terribles responsabilités. Je suis fermement persuadé qu'aucun d'eux ne veut une autre guerre mondiale. Ils savent que la population qu'ils représentent ne le souffrira pas. Ils veulent la paix et tout ce que cela comporte, et ils feront tous les sacrifices nécessaires pour atteindre cet objectif

Nul doute que tous les Canadiens ont exulté en constatant que lorsque le document fut promptement soumis au sénat des Etats-Unis, et, après un court débat, déferée au comité des relations étrangères, discutée à ce comité, présentée au Congrès après des séances publiques, puis adoptée à une si écrasante majorité. Cela constitue l'un des événements véritablement importants dans l'histoire des Etats-Unis. Cette grande nation était fort éloignée de l'isolationisme de 1919 et de 1920. Elle s'est rendu compte qu'elle avait été blessée, et blessée très profondément dans sa fierté nationale à Pearl-Harbour. Tous les citoyens américains ont compris que leur pays était une partie intégrale des nations unies. Ils ont également compris que les rives des Etats-Unis étaient à trois mille milles de distance d'Europe et, que sans Pearl-Harbour, ils n'auraient peut-être pas été obligés de participer au conflit. Ils savaient qu'ils jouissaient d'une certaine sécurité du côté de l'Atlantique parce que cet océan était maîtrisé par une puissance amie, et qu'ils étaient absolument à l'abri de toute attaque du côté du Pacifique. Mais le réveil fut terrible, et de nouveau la fierté de la grande nation lui fit voir la gravité de la situation, l'état dans lequel le monde se trouvait et le fait qu'il dépend en partie d'elle qu'elle y ait la paix ou la guerre dans le monde. Cela ne signifie pas, comme on l'a si bien dit, que nous nous attendons que tout soit parfait. Personne ne croyait que de la conférence sortirait une formule en vertu de laquelle on dirait au monde qu'il n'y aura plus jamais de guerre, qu'on a résolu tous les problèmes. C'était le désir de tous les représentants à la conférence, comme c'est le désir de tout le monde, de trouver, autant qu'il est humainement possible, un moyen qui nous empêcherait de traverser de nouveau le terrible cauchemar de la dernière guerre. Il nous faut cependant, tenir compte de certains faits, si nous ne voulons pas nous laisser prendre aux mêmes pièges que ceux dans lesquels la nation est tombée de 1918 au commencement de la guerre qui vient de se terminer. Par exemple, il semblerait que les grandes nations, de façon générale, ont peu appris du dernier holocauste.

En parcourant les discours, j'ai compris que la souveraineté nationale, absolue et complète, était encore le mot d'ordre des grandes nations. Il y a un vieux proverbe français qui dit: "Plus ça change, plus c'est la même chose." Sans doute, les nations du monde doivent avoir profité de l'expérience du passé. Et ce qui plus est, toutes les nations étaient aussi jalouses de leur soi-disant droits nationaux qu'elles l'avaient été dans le passé. La souveraineté ne saurait être absolue plus